

Nagel 31 no Litt
#279

Voyage au bout d'un remords

Voyage de noces, Patrick Modiano.
Ed. Gallimard, 74 F.

Il est tout aussi inexact de dire « Patrick Modiano écrit toujours le même livre » que d'affirmer « Muddy Waters composait toujours le même blues ». Certes, dans l'œuvre des deux hommes, on retrouve les mêmes accords lancinants, fatigués. La différence réside dans la demi-teinte, dans la nuance, dans le silence, dans le rythme de la phrase (musicale). Le pouvoir de séduction plus sobre, moins brillant, sait pourtant exhiler des parfums de plaisir intense. Ici, on n'utilisera jamais le tonitruant effet qui consiste à surprendre le lecteur en l'étonnant. Pas (ou peu) de changements de thèmes ; jamais de changements de style. Néanmoins, malgré ces règles (?) draconiennes, il faut ne pas lasser.

Si l'on exclut les aventures de Choura et le livre consacré à Emmanuel Berl, cela fait une quinzaine de fois que le créateur de *Villa triste* parvient à nous séduire. A chaque nouveau livre, on se dit : « Là, il ne nous aura pas ! ». Et au bout de quelques lignes, on se détend, on laisse derrière soi la bile aigre de la méfiance et de l'analyse pour s'abandonner au charme indicible de ses histoires chlorotiques. Là, il nous livre les lambeaux d'un passé

qu'il n'a pas vécu : l'Occupation ; ici, il découpe quelques personnages de brume dans le labyrinthe de sa mémoire qui s'égare dans les années 60 ou 70. Il mêle souvent les époques avec un égal bonheur. C'est le cas dans ce délicieux *Voyage de noces*, plus Modiano que nature...

Le narrateur de ce livre, Jean B., se souvient de ce lendemain de 15 août, il y a bien longtemps. En attendant de prendre son train pour Paris, il s'était réfugié dans un hôtel, près de la gare de Milan. De la bouche du barman, il apprit qu'une femme, une Française, s'était suicidée deux jours auparavant dans l'une des chambres. Dans le train, il avait lu l'entre-feuille nécrologique dans le journal. Cette femme, il l'avait connue...

Jean reviendra à Milan. Entre-temps, il est devenu explorateur. Il veut faire croire à sa femme Annette et à ses amis Cavanaugh et Vetz, explorateurs eux aussi, qu'il part en expédition à Rio : « Le billet d'avion pour Milan aller-retour, je l'avais acheté au hasard (...). J'avais choisi cette ville (...) parmi trois autres : Vienne, Athènes et Lisbonne. Peu importait la destination. Le seul problème c'était de choisir un avion qui partirait à la même heure que celui que je devais prendre pour Rio de Janeiro ».

Il ne donne plus aucune nouvelle à son épouse (il sait que, très vite, elle va se consoler dans les bras de son bon camarade Cavanaugh), laisse croire à sa disparition, revient à Paris et, discrètement, s'installe dans un hôtel de la Porte Dorée. Il veut faire le vide, ne plus penser qu'à cette femme suicidée, Ingrid Teyrsen. Il éprouve comme un impérieux besoin de laisser monter en lui cette sorte de mélancolie (le bonheur d'être triste) tissée de souvenirs. Il revoit Ingrid et son mari Rigaud le prendre en autostop à la sortie de Saint-Raphaël. Jean avait vingt ans. Ils l'emmenèrent dans leur bungalow, à l'ombre d'une pinède, près de la plage de Pampelonne.

Il tente ensuite de reconstituer leur vie : « Ils étaient arrivés sur la Côte d'Azur, au printemps de 1942. Elle avait seize ans et lui vingt-et-un. Ils ne sont pas descendus, comme moi, à la gare de Saint-Raphaël, mais à celle de Juan-les-Pins. Ils venaient de Paris et ils avaient franchi la ligne de démarcation en fraude. Ingrid portait sur elle une fausse carte d'identité au nom de Teyrsen Ingrid,

épouse Rigaud, qui la vieillissait de trois ans... ».

Ils se déclarent en voyage de nocces. En fait, ils fuient car ils sont juifs. Autour d'eux, à l'hôtel, on parle de vacances ; on tente d'oublier le réel et l'horreur imminente en rêvant de sports d'hiver. Mais bientôt le jeune couple doit se cacher dans la villa abandonnée d'une vieille Américaine, amie de la mère de Rigaud. L'endroit qu'il redécouvre par hasard lui provoque un malaise pesant.

Jean nous entraîne encore un peu plus loin au fond de ses souvenirs. Il reverra Ingrid, seule, à Paris, inquiète, angoissée. Il retrouvera la trace de Rigaud dans un minuscule appartement du boulevard Soult, dans ce Paris de la périphérie où l'explorateur aime à se cacher au lieu de tourner son documentaire à Rio. Vers la fin du livre, on comprend qu'Ingrid avait fugué de l'appartement paternel et avait été hébergée par Rigaud avec qui elle avait fini par vivre. Lorsqu'elle avait voulu reprendre contact avec son père, il avait disparu, emmené par des agents de police pour une destination inconnue. Modiano explique le suicide d'Ingrid et laisse présager l'issue des errances interdites de Jean en cette fin exquise : « Ce sentiment de vide et de remords vous submerge, un jour. Puis, comme une marée il se retire et disparaît. Mais il finit par revenir en force et elle ne pouvait pas s'en débarrasser. Moi non plus ».

Avec ce « Voyage au bout d'un remords », Modiano en profite pour évoquer ce Paris évanescant qui lui est cher ; ici c'est celui du XII^e arrondissement avec ses hôtels, ses cafés, ses personnages qui se perdent comme dans un songe. Exemple ce concierge qui a gardé la clé du deux-pièces de Rigaud et qui déclare à Jean : « Les gens ne reviennent plus. Vous ne l'avez pas remarqué, monsieur ? »

Comme dans ses précédents ouvrages, Modiano brouille les pistes de la mémoire, malaxe les époques, fait naître l'émotion en se contentant de décrire la douce fraîcheur d'un beau soir d'été à Paris, ou en racontant un rêve : « Je suis au départ du ponton, les skis nautiques au pied, je serre la courroie et j'attends que le hors-bord démarre pour m'entraîner à toute vitesse sur l'eau. Mais il ne démarre pas ». Mais c'est le charme de la prose de Modiano, une fois encore, qui nous transporte.

Philippe Lacoche

**HENRI
LAFFITTE**

LIVRES ANCIENS ET MODERNES



ACHAT ET VENTE

Editions originales - Histoire
Livres illustrés - Histoire sociale
Beaux livres - Histoire des idées
Revues

13, RUE DE BUCI - 75006 PARIS
TÉL. 43.26.68.28

CATALOGUE SUR DEMANDE